M. Canovas Del Castillo.

Antonio Canovas del Castillo, homme d'Etat espagnol, était né à Malaga, le 8 février 1828. Il suivit les cours de philosophie et de droit, et entra dans la carrière du journalisme. Il se livrait en même temps à de sérieux travaux littéraires et historiques, cultivant également la poésie et l'érudition; il publia même à cette époque un volume de *Poésies lyriques* et la *Campana de Huesca*, chronique du XIIe siècle. Mais bientôt il fut entraîné vers la politique. Dès 1852. il fut envoyé aux Cortès par la ville de Malaga; la même année, il reçut des fonctions au ministère de l'Intérieur et, deux ans plus tard, fut nommé chargé d'affaires à Rome. Il contribua à préparer le Concordat entre l'Espagne et le Saint-Siège.

Après avoir été à la tête de l'administration intérieure, comme directeur général, depuis 1858, et comme sous-secrétaire d'Etat en 1861, M. Canovas del Castillo devint ministre de l'intérieur en 1864, dans le cabinet Mon; il échangea ce portefeuille, dans le cabinet O'Donnell, contre celui de ministre des finances et des colonies, et il eut l'honneur de présenter un projet de loi pour l'abolition de l'esclavage des noirs. Renversé du pouvoir par Narvaez et Gonzalès Bravo, il fut un des derniers à défendre dans les Cortès les idées libérales conciliées avec la monarchie constitutionnelle, et fut banni peu de temps avant la révolution de septembre 1868, à laquelle il ne prit aucune part.

Après avoir combattu dans les Cortès constituantes, dont il fit partie, les projets de constitution démocratique, M. Canovas del Castillo s'employa à préparer la restauration bourbonienne. Il fut l'un des chefs du mouvement qui porta Alphonse XII au trône. Aussi, après le pronunciamiento de Martinez Campos, il reçut, le 31 décembre 1874, la présidence du ministère de régence, et lors de l'avènement du prince, il resta à la tête du cabinet dit de conciliation. Il se retira au mois de septembre 1875, devant les exigences du parti conservateur extrême; mais il fut rappelé à la présidence du conseil dès le 2 décembre de la même année, et chargé particulièrement de diriger les premières élections législatives du nouveau régime. Il fut lui-même élu au Cortès par la ville de Madrid en janvier 1876. Il eut alors à réprimer la seconde tentative de guerre civile des Carlistes, et une première insurrection de Cuba. L'attitude du général Martinez Campos dans cette occurrence força M. Canovas del Castillo à le rappeler; puis il engagea le roi à le mettre à la tête des affaires pour lui laisser résoudre suivant ses vues la question cubaine, et il lui céda la direction du gouvernement le 3 mars 1879. L'opposition faite aux idées de M. Martinez Campos l'ayant bientôt forcé de quitter le pouvoir, M. Cànovas forma un nouveau cabinet, le 10 décembre de la même année, avec une seconde insurrection Cubaine à réprimer. Il chargea le général Blanco de cette tâche; mais les tendances réactionnaires de sa politique intérieure de plus en plus marquées, ainsi que des projets financiers pour lesquels il voulait engager l'avenir, donnèrent lieu, dans le parlement, à des attaques très vives contre lui, non seulement de la part de M. Em. Castelar et des républicains, mais a celle du général Martinez, et de M. Sagasta; il dû donner sa démission en février 1881, et eut ce dernier pour successeur. Aux élections générales de la même année, il fut renvoyé aux Cortès par la ville de Madrid, et se fit le chef et l'orateur du parti intermédiaire, le parti conservateur libéral.

M. Canovas del Castillo fit alors plusieurs campagnes remarquées, soit contre les projets de suffrage universel à appliquer à l'Espagne, soit pour le maintien strict de la discipline dans l'armée, en dehors de toute action des partis, soit enfin contre la politique radicale du cabinet Posada. Aussi, celui-ci ayant été renversé, à propos d'un projet d'adresse présenté par M. Sagasta, M. Canovas del Castillo fut appelé à former un ministère conservateur, le 18 janvier 1883. Pour s'assurer une majorité dévouée comme lui aux idées d'ordre et de liberté, se conciliant dans le principe monarchique, il fit prononcer la dissolution des Cortès, et les nouvelles élections lui furent favorables. Il faillit pourtant quitter le ministère au mois de juin 1885, par suite de son refus de laisser le roi Alphonse XII aller visiter la province de Meurcie, ravagée par le choléra. Le roi dut céder devant une menace de démission, et le président se transporta lui-même sur le théâtre du fléau, avec le ministre de l'intérieur, pour organiser les secours en faveur des victimes. Avant la fin de l'année, le roi mourait, et sa veuve, la reine Marie, prenait la régence; le lendemain, pour assurer l'entière liberté politique du nouvel ordre de choses, les ministres remettaient leur démission collective et étaient remplacés par un nouveau cabinet Sagasta (26 novembre 1885). Le même jour, M. Canovas del Castillo était élu président de la chambre par 222 voix contre 112, données à M. Romero Robledo, et inaugurait son entrée en fonctions par un éloge funèbre du roi Alphonse. Comme chef de la droite modérée, il se vit plusieurs fois en butte à une bruyante impopularité; au commencement de novembre 1888, notamment, les manifestations des étudiants de Séville contre lui prirent presque le caractère d'une émeute à l'occasion des réunions de conservateurs qu'il organisait dans cette ville, ainsi que dans plusieurs autres. Cependant en 1890, un revirement du régime parlementaire le ramena au pouvoir, et le 5 juillet, il prit la présidence d'un cabinet conservateur qui remplaça le ministère libéral de M. Sagasta. Une des principales préoccupations du gouvernement espagnol, sous sa direction, fut de détourner par une politique économique nouvelle les ruineuses conséquences pour le commerce espagnol des mesures douanières de protection ou de prohibition prises par la France et les autres Etats étrangers. Vers le 20 novembre 1891 des conflits d'ordre secondaire amènèrent, avec la démission du ministre de l'intérieur, la retraite du cabinet, mais M. de Canovas, chargé par la reine d'en former un nouveau parvint après une crise de quelques jours, a reconstituer en grande partie l'ancien (25 novembre.)

M. Canovas del Castillo, à qui le roi Alphonse XII avait conféré la Toison d'Or en récompense de ses services, avait dû à ses travaux personnels d'être admis, en 1860, dans l'Académie d'histoire et, en 1867, dans l'Académie royale espagnole. Outre les ouvrages de jeunesse que nous avons cités en commançant, il a publié une *Histoire de la décadence de l'Espagne depuis l'avènement au trône de Philippe III jusqu'a la mort de Charles II*, qui a été considérée comme une des belles compositions historiques de notre temps, et une importante monographie biographique consacrée à l'un de ses oncles, Estebanes Calderon, sous le titre de *El Solitario*, où il développe ses propres idées sur la politique étrangère de l'Espagne. Il a collaboré à divers recueils et donné notamment à la *Revista espanola* une série d'articles destinés à être réunis sous le titre de *Problèmes contemporains*. Des études littéraires de M. Canovas, il a été traduit en français par M. Magnabal un volume sur le Théâtre espagnol contemporain.

Sur la tombe du Tsar.

Le président de la République a commandé à l'un des principaux orfèvres de Paris un motif funéraire, véritable œuvre d'art, qu'il se propose de déposer sur la tombe du tsar Alexandre III, en témoignage de l'affection que la France portait à l'empereur défunt et en souvenir des efforts persévérants du souverain pour resserrer, par un accord durable, les liens qui unissent son peuple à la nation française.

Dans quelques jours, ce motif de décoration funéraire sera terminé. M. Félix Faure en surveille l'exécution avec une sollicitude toute particulière.

Les dernières manœuvres

—AU—

CAMP DE CHALONS.

Deux phases ont été représentées aux manœuvres qui viennent d'avoir lieu au Camp de Châlons:

1. Engagement de l'artillerie divisionnaire au sud-ouest du bois 109; son renforcement par l'artillerie de corps au nord-est du même bois; lutte d'artillerie et épisodes survenus pendant le combat;

2. Changement de position sur la croupe cotée 140.80. Tir entre l'infanterie et entre l'artillerie. Préparation de l'attaque du plateau de la Hache et du village construit sur la position.

Pendant l'exécution de ces tirs réels, la 79e brigade d'infanterie avait été groupée en formation de rassemblement près du bois 110, puis disposée en formation préparatoire d'attaque entre les bois 108 et 107. Comme dans deux manœuvres précédentes, cette brigade est censée venir à la rescousse de la brigade de première ligne déjà un peu épuisée par la lutte, la traverser et donner le coup de massue à l'ennemi. Troupe de choc, elle doit coûte que coûte pénétrer dans la position de l'adversaire à la façon d'un coin, y faire une sorte de brêche et faire tomber les résistances latérales. C'est le principe des ancienne colonnes d'attaque où l'on enfonçait à coup d'hommes un point choisi de la ligne ennemie. Cette façon de procéder a été et sera de tout temps la seule qui puisse donner des résultats complets.

Le ministre n'a pas ménagé aux troupes de toutes armes les eloges sur la façon dont elles avaient manœuvré. Le fait est que tout le monde a rivalisé d'entrain et de régularité dans ces manœuvres. Heureux résultat du groupement des trois armes dans des exercices réellement intéressants et instructifs, qui engendre en outre une saine émulation et une complète camaraderie d'armes.

Vers une heure, les troupes rentraient au camp.

Malgré une chaleur devenue très vive, le ministre prescrivait encore pour trois heures l'exécution de tirs collectifs d'infanterie sur les objectifs placés à des distances inconnues, afin de permettre aux officiers d'artillerie de juger des effets de ses feux exécutés par une troupe placée dans les conditions de la guerre. Un bataillon du 94e en tenue de campagne complète était chargé de cette démonstration.

Les dispositifs de cibles avaient été répartis à des distances variant entre 700 et 1,300 mètres dans un secteur d'environ 45 degrés autour de la corne nord du bois 80, près des ouvrages blancs. Ces dispositifs représentaient: 1° une ligne de tirailleurs à genou et couchés; 2° une ligne de tirailleurs debout; 3° une batterie en position; 4° une demi-compagnie d'infanterie en ligne; 5° un demi-escadron de cavalerie.

Chacune des quatre compagnies du bataillon devait tirer, dans un temps limité, sur un objectif fixé, après avoir déterminé la distance par un tir de réglage. De plus, on devait employer sur les deux derniers objectifs le feu à volonté et le feu à répétition.

Les résultats ont été tels que le ministre a dit aux officiers d'artillerie: "Ces résultats prouvent une fois de plus, messieurs, que sur 12 ou 1,100 mètres, il vous faut amener les avant-trains, si vous ne voulez pas être détruits."

C'est là la meilleure constatation des remarquables qualités balistiques du fusil français et de l'excellence de l'instruction du tir de l'infanterie de l'armée française.

La succession de Jay Gould.

La succession du "Roi des chemins de fer."

Nous avons signalé en son temps le procès intenté par le fisc aux exécuteurs testamentaires du millionnaire américain Jay Gould, le "roi des chemins de fer." Celui-ci, dans son testament, attribuait spécialement, en dehors de legs, une somme de 25 millions de francs à son fils George Gould, en rémunération des services qu'il lui avait rendus en l'aidant pendant dix-sept années à gérer ses vastes affaires.

Le fisc réclamait la taxe de succession sur ces 25 millions comme sur le reste de l'héritage. Or, la cour suprême vient, confirmant le jugement du tribunal de première instance, de statuer que cette somme doit être considérée comme le paiement posthume d'une dette et être soustrait à la taxation.

La cour a donc fixé à 15,600,000 livres sterling les biens mobiliers de la succession passibles de la taxe. En dehors de cette somme qui équivaut à 393 millions de francs, Jay Gould a laissé une fortune immobilière d'une cinquantaine de millions de francs.

Encore une atrocité Anarchiste.

Après bien des années de tentatives aussi atroces qu'infructueuses, faites par l'Anarchisme, nous en sommes encore à nous demander ce qu'il signifie, en quoi il consiste, et où il veut nous conduire, en supposant qu'il ait un but quelconque à atteindre—ce dont nous nous permettons de douter.

Jusqu'ici, nous n'apercevons que la négation de toute doctrine raisonnable, le renversement de tout ordre social.

Et c'est au nom de pareilles énormités que l'on s'arroge le droit de tout détruire par le poignard, par le revolver, par la bombe! que l'on s'en prend à tout ce qu'il y a de grand, d'intelligent, de respecté et de respectable! Quand donc les gouvernements s'entendront-ils pour détruire cette peste? car ce sont de véritables pestiférés que ces anarchistes.

Il n'y avait pas de raison pour qu'ils s'en prissent à M. Canovas del Castillo, plutôt qu'à un ministre quelconque de France, d'Angleterre, d'Italie ou de toute autre puissance. La société doit s'en débarrasser.

En attendant, nous voyons avec bonheur que l'attentat de Golli ne servira qu'a raffermir l'ordre en Espagne, et qu'à y grandir la haine qu'inspire à tous les honnêtes gens des deux mondes, cette secte monstrueuse.

Les Cyclistes et la Foudre.

Un cycliste, par un temps d'orage, est-il à l'abri de tout danger? Grave problème que nos savants ont étudié. Oui, ont répondu les uns, car le cycliste est isolé du sol par les caoutchoucs de sa bycicletto. Non, déclare un chroniqueur scientifique du *Western Electrician*, journal américain, lequel cite le fait suivant à l'appui de son affirmation.

Pendant un violent orage, un jeune cycliste de Chicago, M. Walter Scott, regagnait à toute vitesse son habitation, lorsqu'il fut frappé par la foudre. Le courant, qui semble avoir pénétré par la tête de la victime, avait réduit en miettes sa casquette, son veston et sa chemise, produisant des brûlures à la poitrine et à l'abdomen. La plaque en argent de l'Independent Cycling Club qui se trouvait sur la casquette du jeune homme a été entièrement fondue, tandis qu'une bague en or n'a été que légèrement ternie et que la montre en argent est restée intacte.

LE ROI HUMBERT

EN ALLEMAGNE.

Le roi Humbert et la reine Marguerite se rendront bientôt en Allemagne, à Hambourg; Leurs Majestés sont invitées par Guillaume II.

La nouvelle est connue en France et n'a donné lieu jusqu'à présent qu'à des commentaires sans grande importance dans la presse, tandis que nos confrères d'Italie se livrent, à l'occasion de ce voyage, à une polémique presque violent.

En, Italie, une visite du roi Hunbert à Guillaume II comporte une signification spéciale, suivant que tel ou tel ministre est au pouvoir; comme il n'y a point, à proprement parler, au delà des Alpes, d'opinion publique, les journaux exploitent le fait, l'événement, suivant qu'ils sont rudinistes ou crispiniens. Le pays, en somme, y est indifférent.

En France on a manifesté déjà, on manifestera encore du regret et de l'étonnement, point de dépit et assurément pas d'irritation.

Et, au fait, le voyage en Allemagne de Leurs Majestés de Savoie compte, dans ces dernières dix-huit années, deux précédents:

En 1889, les Souverains d'Italie étaient à Postdam et s'apprêtaient déjà à rentrer à Rome quand Guillaume II proposa au roi Humbert de l'accompagner à Strasbourg, pour y passer en revue le 15e corps d'armée.

Le roi Humbert avait, sans y plus songer sons doute, accepté l'invitation.

M. Crispi, alors president du conseil, et qui se trouvait également à Postdam, entama des pourparlers avec M. de Bismarck.

Les deux premiers ministres, d'un commun accord, émirent l'avis que la visite à Strasbourg était inopportune. Le roi Humbert comprit, et revint directement à Rome.

En 1893, M. Giolitti était premier ministre d'Italie; M. Brin, actuellement ministre de la marine, détenait le portefeuille des affaires étrangères.

Guillaume II alla avec une suite nombreuse à Rome, puis à Naples. C'est dans cette dernière ville, au cours d'une conversation intime avec le roi Humbert, qu'il invita le Prince héritier à assister aux grandes manœuvres de l'armée allemande.

L'invitation fut acceptée.

Or, les grandes manœuvres avaient lieu cette année-là en Alsace-Lorraine, et personne n'a oublié l'émotion que produisit en France l'arrivée du prince de Naples à Metz.

M. Giolitti et ses collègues n'avaient point déguisé leur surprise au Roi en apprenant la décision qu'il avait prise.

M. Luigi Ferrari, assassiné, il y a trois ans, à Rimini, et alors sous secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, racontait à qui voulait l'entendre, à Rome, les efforts tentés par le cabinet dont il faisait partie pour dissuader le roi Humbert, ou retarder, tout au moins, le voyage du Prince de Naples.

Le général Lanza était à cette époque déjà, ambassadeur en Allemagne; le cabinet Giolitti le pria d'exprimer confidentiellement à Berlin ses hésitations, la crainte qu'il avait de froisser le sentiment public en France, et de voir s'il n'y aurait point lieu de remettre le voyage à une autre époque.

M. de Caprivi, chancelier d'Allemagne, était absent, et le général Lanza s'en fut trouver le baron de Marschall qui refusa de prendre sous sa responsabilité une démarche dans ce sense, auprès de son maître l'Empereur, promettant, toutefois, d'aviser le général de Caprivi.

Le chancelier, à quelques jours de là, rentrait à Berlin. Averti par le baron de Marschall de la démarche faite par le général Lanza, M. de Caprivi allait, à son tour, trouver l'ambassader d'Italie et lui tenait à peu près ce langage:

"Si votre gouvernement le veut absolument, je parlerai à l'Empereur d'un retard possible dans la visite du prince de Naples, mais je ne vous cache pas que l'impression, auprès de mon souverain, sera des plus fâcheuses. Mon intervention, dans le sens que vous désirez, pourra marquer, la fin des relations amicales entre les deux Cours; l'Empereur y verra tout, excepté la reconnaissance de nos droits sur l'Alsace-Lorraine."

M. le général Lanza ne crut pas devoir insister. Le voyage du prince de Naples eut lieu dans les conditions que chacun sait.

Aujourd'hui, le gouvernement italien proclame que la visite du roi Humbert et de la reine Marguerite en Allemagne, que la présence du souverain d'Italie aux grandes manœuvres à Hambourg n'ont aucune signification politique, ne constituent qu'un acte de courtoisie.

On fait remarquer que ni M. di Rudini, ni M. Visconti-Venosta n'accompagneront Leurs Majestés en Allemagne, que Guillaume II est venu en Italie, au lendemain du désastre d'Adoua, apporter au roi Humbert le témoignage de ses sympathies....

Histoire macabre.

Il y a en ce moment à Floresville (Texas) un nommé Maximo Martinez, d'origine mexicaine, qui a assassiné sa fiancée et les parents de celle-ci, après avoir infligé à la jeune fille toute sorte de mauvais traitements.

Quand le juge l'eut condamné à être pendu, Martinez a supplié le shérif d'engager une fanfare pour jouer à son exécution, et il a exprimé le désir qu'à cette occasion il y eût des réjouissances générales dans la ville.

Un comité s'est formé pour organiser une petite fête à laquelle Martinez assisterait, sous bonne garde, avant de marcher au supplice. Le comité a ouvert aussi une souscription de 50 dollars, et avec cette somme il s'est assuré les service de la meilleure fanfare de Floresville, pour jouer des fantaisies sur des airs d'opérette et des pas redoublés jusqu'au moment où Martinez serait lancé dans l'éternité.

LE CHEMIN DE FER DU SINAI.

Une compagnie anglaise est, depuis quelque temps, en instance auprès de la Porte pour obtenir la concession d'une voie ferrée qui traversant toute la péninsule arabique, reliera Port-Saïd à la ville de Bassorah, située sur le golfe Persique. Sur ce chemin de fer utilitaire, la compagnie se propose de greffer une ligne d'agrément destinée aux seul touristes. Cette ligne, se déachant de la première à la station El-Tor, s'élèverait, par une voie crémaillère, jusqu'au sommet du Sinaï.

»La montagne n'étant accessible que par un seul côté, l'itinéraire est tout tracé d'avance. Une première station serait construite, auprès de la croix de pierre qu'érigea l'impératrice Hélène, mère de Constatin, au lieu même ou Moise reçut, parmi les éclairs, les tables de la Loi; une seconde station, qui serait à la première ce qu'est au Righi-Kulm le Righi-Scheidegg, serait bâtie devant la caverne où le prophète Elie, fuyant devant les prêtres de Baal, vécut plusieurs journées dans la veille, le jeûne et la prière.

Il n'y a que les Anglais pour mêler si habilement au culte des souvenirs bibliques les exploitations industrielles et les entreprises financières.

Epreuve radiographique.

La plus grande épreuve radiographique qui ait jamais été faite vient d'être obtenue par un médecin de New-York, le docteur William James Norton.

Cette épreuve ne mesure pas moins de 1 m. 65 de hauteur sur 0 m. 92 de large, et représente la squelette d'une jeune femme dont on distingue très bien, en outre, non seulement le contour extérieur et la silhouette des principaux organes, mais encore—car la personne en question a été photographiée toute habillée—certains plis de sa robe et de son corsage, ses bagues, bracelets, et boucles d'oreilles, ses épingles à cheveux, les busos de son corset et ses jarretières.

Pour l'expérience dont il s'agit, la jeune femme s'est couchée sur une plaque sensible Eastman, au dessus de laquelle avaient été étendues trois feuilles de papier noir assez épais. A une hauteur d'environ 1 m. 50 était fixé à une tige le tube de Crookes, en communication avec un courant d'induction très intense.

La pose a duré juste une demi-heure, et l'épreuve, comme nous le disons plus haut, est absolument remarquable. Elle démontre la possibilité d'obtenir une photographie grandeur nature sur la même plaque, et l'expérience du docteur Norton ouvre une nouvelle voie à la radiographie du corps humain.

MOTS DE LA FIN.

Crétinot, domestique, vient, avec son plumeau, de renverser une jolie statuette de porcelaine.

En voyant les débris qui jonchent le plancher, le maître s'écrie:

—Quel malheur! mon vieux Saxe!

Et Crétinot, avec un soupir de soulagement:

—Du vieux Saxe! Ah! tant mieux, j'avais peur que ce soit du neuf.

En chemin de fer.

Petit dialogue d'un ménage anglais retour de la côte d'azur:

—Hallo! Lucy!

—Dear!....

—Vous sentez-vous bien à cette place?

—Very well, indeed.

—N'avez-vous pas de courant d'air?

—No, dear.

—Bien. Cédez-moi votre place et prenez la miene.

Un mari qui vient d'acquérir la certitude de son infortune se précipite chez sa femme:

—Je sais tout! Vous êtes une misérable!....

La dame, l'air scandalisé:

—Oh! monsieur, de pareilles expressions.... vous, si timide avant notre mariage.... Ah! vous m'avez bien trompée....

Préparez la voie.

Préparez la voie pour débarrasser votre système de toutes impuretés qui, si elles y restaient, attaqueraient les fluides de votre corps et altéreraient votre santé. Cet important *exit*, les intestins, peut être parfaitement mis libre de toute obstruction, en faisant usage de ce purgatif agréable et pas violent du tout, le "Hostetter Bitter" qui non seulement chassera toutes les impuretés qui sont en vous, mais encore donnera de la vigueur au canal intestinal qui sera affaibli par la constipation ou un usage immodéré de purgatifs violents. L'estomac, le foie, les organes urinaires sont également activés dans leurs fonctions par ce délicieux tonique, de même que toutes fibres, tous les muscles et nerfs en éprouvent les bienfaisants effets. Inoffensif, c'est un stimulant qui doit son efficacité à des sources exclusivement botaniques. C'est un remède surtout de famille à cause de ses inoffensifs effets et de son efficacité.

L'Agne Cure d'Ayer ne manque jamais de guérir les fièvres intermittentes, et toutes les maladies malarias. Cure infaillible.

—Non, et c'est pour cette raison que j'augmente tes ressources; jusqu'à présent tu t'es montré sage, raisonnable et rangé.

Mais c'est que tu t'es senti plus ou moins sous une surveillance. A présent, ce sera différent.

Elle fit une pause, puis un peu plus solennelle:

—La carrière que tu as choisie t'éloignera tous les jours davantage de moi.

J'en souffrirai, mais je saurai me résigner; je ne veux pas être une entrave pour ton avenir.

Seulement, prends garde; dans la joie de ton indépendance, tu voudras peut-être effacer de ton esprit mes conseils, dont le souvenir te paraîtra importun.

—Oh: ma mère, pouvez-vous croire ce que vous dites? protesta Gaston; vous avez donc une bien mauvaise opinion de moi, puisque vous me jugez si sévèrement?

—Non; je te sais bon, animé des meilleures intentions, ayant du penchant pour tout ce qui est noble et élevé.

Mais tu es faible, instable et léger....Oh! ne te récrie pas. Je sais ce que tu veux dire.

Jusqu'à présent, tu t'es montré actif et persévérant; mais c'est que tu n'as eu qu'à suivre la pente de tes goûts, qu'à exercer les facultés que tu possèdes.

Je voudrais, moi, te voir guidé par des principes, non entraîné par le sentiment, agir par devoir, non pas enthousiasme.

Souviens-toi que la volonté ne s'affirme que par le sacrifice de soi-même, de ses instincts.

Ce n'est que lorsqu'il sait se dompter qu'un homme est réellement fort.

Sache donc te vaincre et alors, à l'heure de la tentation, cette heure dangereuse qui t'arrivera sûrement, car elle nous arrive à tous.

Ici la voix de Faustine trembla; elle dût s'arrêter. Se reprenant aussitôt:

—Tu seras alors armé pour la lutte; tu ne te laisseras pas dominer par un misérable et dissolvant égoïsme.

Qu'! mon enfant, quand t'entourent de mauvais exemples, on cherchera à te pervertir par de mauvais conseils, souviens-toi qu'il n'est pas de bonheur comparable à celui que donne une conscience pure, qui n'a rien à se reprocher, qui ose envisager l'avenir avec confiance, qui trouve au moment de l'agonie une force surhumaine.

C'est ainsi qu'a vécu, c'est ainsi qu'est mort le comte Maxime de Lachesnaye, mon noble mari....

—Mon père, interrompit respectueusement Gaston.

Faustine eut un brusque tressaillement.

Elle porta la main à son front comme pour chasser une subite angoise.

En même temps, une pâleur s'était répandue sur ses traits.

—Ton père, oui! fit-elle d'une voix étouffée, ton père!

En toute chose imite son exemple, sois digne de ce nom qu'il a su, lui, par la rare élévation de son âme, par la hauteur de ses sentiments, par ses héroïques et chevaleresques vertus, illustrer et auréoler d'une gloire impérissable.

Fais que je puisse devenir fière de toi, et alors—comme il me l'a dit lui-même à son lit de mort—je sentirai vraiment que je n'aurai pas vécu, pas souffert, pas aimé en vain!

Ces dernières paroles avaient été prononcées à voix basse, comme si Faustine se les était adressées à moi même, et des larmes brillaient dans ses yeux.

Très ému, Gaston la regardait avec une sorte d'étonnement attristé.

Jamais sa mère ne lui avait parlé avec cet abandon.

Il se fit entre Mme de Lachesnaye et son fils un assez long silence. La première, Faustine le rompit.

—A présent, laissez-moi, mon enfant, j'ai besoin d'être seule.

Elle l'embrassa affectueusement et, se levant, alla s'enfermer dans sa chambre à coucher.

A son tour Gaston sortit; mais au lieu de descendre l'escalier, il se dirigea vers la chambre de Lucile.

Avec cette familiarité qui trouve son excuse dans une intimité d'enfance, il frappa légèrement à la porte et entra sans qu'on eût le temps de répondre.

La chambre dans laquelle il pénétrait formait un grand contraste avec le salon de Faustine.

C'était une pièce riante et ensoleillée, tendue d'une jolie cretonne bleu ciel à fleurs roses.

Un piano Pleyel drapé d'une soie japonaise, une table à ouvrage en marqueterie, un secrétaire, quelques étagères remplies de livres élégamment reliés, tel était l'ameublement modeste, mais revêtant des goûts actifs et artistiques, de ce petit salon.

Assise près de la fenêtre, devant une table, Lucile etait en ce moment occupée à peindre; le soin qu'elle apportait à sa tâche était si absorbant qu'elle n'avait pas tout d'abord entendu arriver Gaston.

Mais au bruit que fit le jeune homme en marchant elle leva la tête, et, repoussant son ouvrage, s'avança vers lui toute souriante.

Elle portait ce matin-là une robe en cachemire gris avec, pour tout ornement, une broche en turquoises.

Les boucles légères de ses cheveux blonds enroulés autour de son front semblaient jeter des reflets de soleil sur son visage rose dans lequel étincelaient, pareils à une source d'eau vive reflétant le ciel, deux yeux bleus d'une grande douceur.

—Bonjour, Gaston, fit-elle en lui tendant la main.

Il la prit et attirant vers lui la jeune fille, voulut l'embrasser.

Mais avec une douceur pleine de fermeté, elle le repoussa.

—Ah! Lucile, s'écria Gaston, comme vous avez changé à mon égard! Autrefois, vous me permettiez de vous embrasser, de vous tutoyer....

—Autrefois, nous étions des enfants, répliqua Lucile.

—Faut il en conclure que vos sentiments ont changé avec les années?

—Nous sommes et serons toujours frère et sœur, dit-elle.

En même temps, se penchant sur sa table comme pour ranger ses couleurs, elle baissait la tête afin de dissimuler la subite rougeur qui lui était montée aux joues.

—Il fut un temps, murmura Gaston, où nous nous donnions un nom plus intime.

—Vous souvenez-vous, Lucile, quand vous m'appeliez votre petit mari?

—A quoi bon rappeler ces enfantillages! fit la jeune fille.

—Enfantillages! répéta d'un ton de reproche Gaston.

Il se fit entre les deux jeunes gens une nouvelle pause.

Lucile s'étant rassise à sa table, avait recommencé à peindre.

—Quel est donc ce travail qui semble tant vous absorber? demanda Gaston.

—Il n'est pas encore entièrement terminé, répondit Lucile.

En même temps elle lui tendait la feuille d'ivoire qu'elle était en train d'enluminer.

C'était en miniature le portrait de Lachesnaye.

La jeune artiste avait rendu avec bonheur l'ovale harmonieux le regard pénétrant, l'expressive physionomie de Faustine.

Gaston poussa un cri d'admiration.

— Ma mère! comme c'est ressemblant! on dirait qu'elle va parler!

— Le trouvez-vous! Pour moi je ne suis guère satisfaite de mon œuvre.

Comme je dois peindre de mémoire, il m'est très difficile de fixer les traits de ma marraine.

—Je vous dis, moi, que c'est admirable de ressemblance.

Ce sont ses yeux, sa bouche, ses lèvres, c'est le même regard qu'elle avait tout à l'heure quand ....Dites-moi, Lucille, à qui le donnerez-vous ce petit chef-d'œuvre?

—Oh! chef-d'œuvre! fit en riant Mlle Moureille, je le destine à mon frère Charles, ce sera son cadeau de nouvel an.

—Oh! cher Lucille, donnez-le moi plutôt; Charles peut attendre, vous lui en ferez un autre plus tard.

Vous savez que ma mère, n'ayant jamais consenti à se faire photographier, je ne possède aucun portrait d'elle. Celui-ci me sera doublement cher, puisqu'il sera votre ouvrage.

—Je vous le donnerai avec plaisir; laissez-moi seulement le temps de l'achever.

—Merci, Lucile.

Je placerai cette miniature sur mon bureau; elle me servira à la fois de souvenir de vous et de talisman contre les terribles tentations qui, paraît-il, m'entourent, ajouta-t il d'une voix moitié triste, moitié railleuse.

—Quelles tentations? demanda Lucile étonnée.

Gaston s'assit sur un canapé.

—Ce sont les propres de ma mère que je répète, dit-il un peu amèrement; elle m'a mis en garde contre les dangers dont je suis menacé par mes si nombreux défauts....

Dites-moi, Lucile, pourquoi ma mère a-t-elle aussi mauvaise opinion de moi?

A l'en croire, je suis vaniteux, sans cœur et sans principes.

—Non, non, répliqua Lucile avec douceur, votre mère a voulu sans doute vous mettre en garde contre les périls auxquels sont exposés tous les jeunes gens de votre âge et de votre condition.

Gaston secoua la tête d'un air incrédule.

—Je vous assure, Lucile, que par moments elle me parle comme si elle me croyait un être absolument incapable de dompter ses pervers instincts.

A continuer.